

ROMAN



COLLECTION
Tribulations

La belle ogresse

Joëlle Pétillot



Editions

 Chemins de tr@verse


sur Bouquineo.fr

Dans ce cabinet de psychologie atypique, une vieille dame vient se faire aider pour surmonter l'absence d'un chat fugueur, un jeune garçon trouve tout naturel de venir raconter les rêves de son père, une amazone amputée d'un sein déboule, guidée par un chauffeur de taxi tombé raide amoureux de son visage aperçu dans le rétroviseur... Les vies plus ou moins blessées s'entremêlent, et Louise, la belle et plantureuse secrétaire règne sur ce ballet de dits et de non-dits avec une arme redoutable contre l'angoisse des uns ou la supposée

inaptitude au bonheur des autres : la gourmandise. Les odeurs de caramel et de vanille, d'orange et de chocolat interviennent de manière on ne peut plus terrienne pour l'apaisement. Et les deux psys, sensés prendre des notes d'un ton grave, en sont vite conscients. À travailler tels des sculpteurs cette pâte humaine de façon pour le moins inattendue, ils vont se trouver en situation d'exercer une discipline trop méconnue de leurs pairs : la psychologie épicurienne.

Dirigé par
Yves Morvan
Anne Dancer

www.bouquineo.fr

Préface de l'éditeur

Joëlle Pétillot porte aux choses et aux êtres une attention pleine d'empathie et d'émotion. Elle partage avec nous son intelligence de la vie et nous fait découvrir l'autre face du monde, celle qu'aliénés par notre quotidien nous sommes résignés à laisser s'échapper pour toujours. De sa plume légère, alerte, vive et enjouée, elle nous charme. Et nous lui donnons la main comme un enfant à sa mère, apaisés de douceur et de plaisir.

Si l'art est un détour qui nous fait ouvrir grand les yeux sur le monde, alors Joëlle Pétillot est une artiste aux mains douces et fines qui soulève, avec une infinie délicatesse – et un malicieux sourire – le voile qui nous sépare de la vie.

Yves Morvan

L'auteur

Joëlle Pétillot



Née dans une famille d'artistes, Joëlle Pétillot a grandi entre les pinceaux de son père et le piano de sa mère. Tardive dans la famille, son arrivée inopinée a fait d'elle une « petite » à vie aux yeux de ses trois grands aînés, dont les deux premiers pourraient par l'âge être ses parents. Paradoxe, la bonne dernière de quatre a donc été élevée comme une fille unique. Ces décalages — qui l'ont nourrie — ont développé chez elle une conscience exacerbée de l'importance de la transmission. Dans sa vie professionnelle au sein des Hôpitaux de Paris, l'écriture l'a toujours accompagnée, comme un exutoire. Et la transmission la plus jouissive qui soit est pour elle de raconter des histoires.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2011

Isbn Pdf : 978-2-313-00176-9

Isbn Epub : 978-2-313-00177-6

Dépôt légal : Janvier 2011

Édition de janvier 2011 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sémard – 75009 PARIS

Photo de couverture : © Stéphanie Roche - Photomontage : Anne Dancer

Conception de la couverture : Anne Dancer, à partir de la charte graphique de Claire Sidoli

JOËLLE PÉTILLOT

La belle ogresse

ROMAN

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

*À Sylvain,
mon ami et frère de cœur*

CHAPITRE 1

Louise plongeait avec ravissement ses mains dans la douceur de la farine. Elle aimait par-dessus tout ce collé onctueux qui satinait la peau ; le beurre fondait peu à peu sous la tiédeur de sa paume, parant ses doigts de grumeaux dont l'odeur s'insérait malicieusement sous ses narines. Ce kouign-amann serait une merveille, elle en bavait presque.

Louise c'était de l'amour brut. De l'amour brut en jaune.

Elle adorait le jaune, les jaunes, tous les jaunes, du pastel limite blanc au safran explosif, et tout ce que la création offrait entre les deux. Le jaune, c'est le soleil, les pamplemousses et les jonquilles ; il soulignait sa lourde beauté brune, son visage rond troué d'yeux noirs de Levantine, sa grâce inaltérable malgré un quintal obstiné qui pourtant l'avait emmerdé jusqu'à la gauche, dans sa vie sociale.

Un jour, elle s'était pointée sans illusions au cabinet de psychologie Bezacier-Rivière, qui recrutait une secrétaire. Le ton de l'annonce, rassurant et incongru, l'avait poussée à

essayer quand même en dépit des refus qu'elle collectionnait comme des coquillages.

« Recherche secrétaire, humanité requise ».

C'était tout.

Louise avait mesuré ses chances : être humain, selon elle, se trouvait à la portée de n'importe qui. Au contraire, lui dit Yves Bezacier bien plus tard, peu de gens y parviennent.

Mais le premier qu'elle rencontra fut Sylvain Rivière.

Reçue, scannée du regard, sans que rien de malsain ne filtrât de ces yeux clairs qui la traversaient, Louise comprit alors que la Barrique, surnom charitable subi pendant sa courte scolarité, venait de mourir là, explosé sur le récif d'un regard bleu-gris.

Aucune question sur ses jobs précédents ; après deux essais infructueux pour évoquer par honnêteté ce chef de rayon qu'elle avait laissé par terre le nez en sang, juste rétribution pour une proposition dégueu, elle laissa Sylvain parler, ce qui prit un quart d'heure, en comptant large.

Yves et lui voulaient quelqu'un d'accueillant pour les patients qui venaient là se reconstruire, et s'avéraient, au mieux des chieurs égocentriques, au pire des êtres infiniment vulnérables. Clientèle majoritaire : le pire. Elle commencerait à telle heure, finirait à telle autre, elle avait des yeux superbes et le jaune lui allait bien. C'était la couleur des citrons, du mimosa et du cytise. Pouvait-elle se libérer vite ?

Louise termina son troisième dépliage-pliage, la tête dans ses souvenirs. La pâte suintait de beurre, ses mains émettaient un petit bruit de ventouse à chaque mouvement. Encore un temps de levée, et le four exhalerait une odeur briochée qui envahirait les deux bureaux et la petite salle d'attente, dont elle avait pris soin de laisser les portes grandes ouvertes. Louise concourait ainsi à l'apaisement des kilomètres d'angoissés qui défilaient à l'année dans l'antre Bezacier-Rivière.

Après Louise, Sylvain prétendit qu'ils sortaient des séances calmés, mais diabétiques.

Les effluves des cadeaux culinaires envahissaient le palier ; les voisins, tous les voisins, du dessous, d'en face, du dessus, partaient travailler avec des bulles dans la tripaille, gargouillant gaiement jusqu'au métro où le quotidien reprenait ses droits, pour penser alors à autre chose. Les moins torturés – qui ne pensaient rien – s'enveloppaient de l'odeur de caramel (ou de la pomme cuite, ou du chocolat fondu) en aimable résurgence.

Leur échange terminé, Sylvain avait précédé Louise dans le vaste appartement qui comptait deux bureaux, un large couloir séparant ceux-ci des pièces d'habitation ; il y avait là un salon et une chambre plus petite ; des livres s'alignaient sur un nombre impressionnant d'étagères, conçues et fabriquées par l'intéressé. Certaines d'entre elles, posées *en diagonale*, contenaient quand même des livres... Louise se

dit alors que rares étant les hommes sachant faire des étagères, Sylvain devait plaire aux femmes.

Les lattes du parquet craquaient sous ses pas, et elle s'en foutait pour la première fois de sa vie.

À quarante ans bientôt, Louise Bartoli se souviendrait toujours de ce premier contact avec Sylvain Rivière comme du jour où elle avait fait connaissance avec la docilité.

Le tour de l'appartement achevé, elle avisa une porte restée fermée, située juste derrière ce qui serait sa place, un large guichet d'accueil et un retour où trônait déjà l'ordinateur.

« La cuisine, dit Sylvain. Il n'y a rien dedans, et elle est très petite. » Il ouvrit néanmoins, montrant à Louise une pièce modeste, dotée d'une gazinière et d'un four, d'une table en formica très moche, et d'étagères, bien sûr, immenses et quasi vides, sur lesquelles café, thé, et sucre semblaient se figer dans un mortel ennui. Incongrue dans ce dénuement, une machine à café rutilait de tous ses chromes.

Louise voulut parler mais fut coupée par Sylvain qui lui livra les informations de première nécessité (son salaire, par exemple) dont il n'avait jusqu'alors pas fait mention.

Puis il raccompagna Louise à l'entrée, lui ouvrit galamment la porte ; mais elle ne bougea pas. Sylvain y vit une attente, et lui dit que si elle avait des questions...

– Oui, dit-elle, une seule. Je pourrai cuisiner, ici ?

CHAPITRE 2

– Je n’aime pas Soubiran parce qu’il est circonflexe.

Sylvain détacha une longue bande d’un papier peint hideux à fleurettes, constata qu’elle venait d’un seul coup, ce qui le remplit d’aise. Tout en finissant de gratter les croûtes durcies de vieille colle, il réitéra son sentiment.

Habitué à ce qu’il nommait les « raccourcis-Rivière », Yves, moins veinard que Sylvain, s’acharnait depuis dix minutes sur un lé récalcitrant malgré la décolleuse. Il demanda à Sylvain en quoi la circonflexité de Soubiran s’avérait détestable.

– Il y a des patients qui t’émouvent, d’autres qui t’agacent. Lui, il m’essore. Il me rote à la gueule, d’un ton geignard insupportable, sa vie, son passé, ses parents et sa tante, avec un vocabulaire étique au point que je finis ses phrases ; un comble.

Yves ferma les yeux, visionnant le susdit : tête étroite, épaules à peine plus large, bras obliques et courts, taille

nettement horizontale, avec pneu. Affirmatif. L'homme était bien circonflexe.

– Quand j'attends Soubiran, reprit Sylvain, je suis nerveux. Je me dis que plombier, c'était bien comme boulot. Ou poseur de papier peint pour les copains qui ne savent pas faire tout seul...

– Les copains en question sont moites de reconnaissance...

– Ils peuvent.

– À toi Soubiran, à moi la Brindille, chacun son apostolat. Moi, c'est cette blonde barrée qui me donne de l'urticaire.

– Celle qui n'aime pas ses genoux ?

– L'autre jour, j'avoue, j'ai fait un truc totalement anti-déontologique : j'ai argué de la chaleur insuffisante dans le cabinet pour lui demander de venir en pantalon. En juin ! C'est immonde de ma part, en plus j'avais réussi à lui faire enfin porter des jupes courtes, pour affronter sa phobie... Mais elle m'a tellement abreuvé à propos de ses genoux... C'est moi qui les déteste maintenant. Ils sont osseux, hostiles, sans âme. Comme elle.

Les deux retournèrent à leur arrachage respectif, feu les fleurettes imprimées rejoignant sans un soupir le tas informe de leurs pareilles. Yves se sentait bien, son horreur du bricolage atténuée par la présence de Sylvain ; ce dernier, dans ce domaine, apaisait par nature, tant il maîtrisait instinctivement tout travail manuel. Yves ne connaissait personne comme lui pour poser les étagères d'équerre ;

quand lui-même se savait à peine capable de monter un Léo basique pour son neveu de quatre ans. Qui d'ailleurs les montait seul.

En fait, Yves Bezacier aimait Sylvain Rivière, et réciproquement, depuis la communale à Ivry-sur-Seine. Ils s'étaient scotchés comme des ventouses du jour où une terreur de onze ans avait volé à Yves son goûter, un triple pain de mie-Nutella, repris à l'arraché par Sylvain. Yves peu de temps après avait payé sa dette (une histoire compliquée de billes mal gagnées) et le tandem, Sylvain œil bleu tout en pommettes, boucles et rondeur, Yves œil bleu tout en sèche hauteur même tout jeune (un mètre quatre-vingt-dix à quatorze ans), avait depuis franchi toutes les étapes scolaires ensemble, poussant la fusion jusqu'à coucher avec la même libellule pendant la fac de psycho (mais à un an d'intervalle, l'honneur de la libellule était donc sauf).

Au bout de quelques heures embuées sous une température de hammam, ils vinrent à bout des pâquerettes sur ce qui serait bientôt le salon d'Yves, atterri là après les aléas d'un divorce houleux.

– Nous sommes demain lundi, et je vois Soubiran en premier, soupira Sylvain, qui avait commencé à ramasser méticuleusement les débris de papier, les enfonçant avec jubilation dans un sac-poubelle à l'intérieur duquel Yves Bezacier aurait pu tenir debout, sur la pointe des pieds.

Sylvain avait coutume de dire qu'en matière de travaux, l'important était d'avoir la bonne poubelle.

– On n’y est pas encore, dit Yves. Profite, on a fini le plus emmerdant, et je t’invite chez Mounia ce soir pour te remercier du coup de main.

Mounia. Brune, chaleureuse, rondeurs dorées, œil noir et pourtant d’une extrême douceur. Patronne du Couscous juste en bas du cabinet. Mari breton, sec et vivace. Vigilant derrière son bar. Pas circonflexe, juste vertical-dissuasif. Au début, Yves et Sylvain commandaient toujours les yeux baissés.

Sylvain faisait le tour de la pièce, traînant sa poubelle sans perdre une once de dignité. Le moindre éclat de papier peint en bouloche, le moindre débris par terre était enfourné sans pitié. Il avait par ailleurs commencé à ranger les outils, dans une boîte prévue à cet effet, dont l’ordre martial s’affichait avec brillance.

– Toujours maniaque compulsif ? dit Yves pour la forme.

– Comme toi bordélique assermenté.

Yves se dirigea vers la douche, impatient de se rafraîchir. Décoller du papier peint par 30° à l’ombre avec une décolleuse à vapeur essorait plus que dix Soubiran. Il ressortit bientôt, sentant bon et changé, et Sylvain suivit son exemple, la poubelle calée près de la porte d’entrée, prête à partir. « T’as raison », lui avait dit Yves, « des fois qu’on l’oublie... » Ce à quoi Sylvain avait répondu par la parfaite imitation d’un bruit de pet avant de gagner la douche. Yves songea à Louise, qui n’aurait pas manqué de dire qu’ils avaient huit ans et demi à *eux deux*.

Après quoi ils se rendirent au *Tassili*, saluant Joseph d'un signe et se dirigeant droit vers la table qu'ils affectionnaient, heureusement libre. Bientôt, ils se vautraient dans les odeurs marocaines, cumin – thé à la menthe, s'enroulaient dans le brouhaha des conversations auquel se mêlait le ronron d'un ventilateur ; bref, ils profitèrent. Yves de l'ami et des choses, de sa liberté nouvelle, se délectant du nouveau comme de l'immuable ; Sylvain du travail bien fait, du service rendu, du couscous odorant qui le chargeait de souvenirs de là-bas ; on a la madeleine qu'on peut, et la leur à tous deux, pour différentes raisons, tenait plus de la corne de gazelle. Car leur amitié prenait aussi source au Maroc, souche commune d'une petite enfance différente comme pouvaient l'être celle du fils d'un catholique pauvre et d'une juive encore plus pauvre que lui, et celle d'un fils de pied-noir.

Différente, mais pas tant que ça. Quand ils s'étaient connus, quelques années plus tard, loin du ciel blanc et plus loin encore de la mer, les souvenirs qu'ils échangeaient alors avec fébrilité se paraient des mêmes mots, pour décrire les mêmes choses. Quand Sylvain, hélas déjà conscient du haut de ses sept ans que cela pouvait changer des choses, sans toutefois vraiment cerner lesquelles, avait dit à Yves qu'il était juif, Yves lui avait répondu qu'il s'en foutait, et le non-débat s'était clos pour quelques milliers d'années. Sylvain, le Sylvain attablé chez Mounia, revit un instant la cour d'école où ce gosse maigrichon lui parlait de Casablanca, avec une pointe d'accent sur les dentales, une façon particulière de

faire chanter les consonnes ; ce jour-là, ils avaient fait mieux que se connaître, ils s'étaient reconnus. Trente ans plus tard, ça durait encore et c'était vachement bon de se dire ça là, maintenant. Le Circonflexe essaya bien de lui traverser la tête une seconde, sa lourde silhouette triangulaire au milieu des sensations brutes. Mais Sylvain le chassa et, docilement, il s'enfuit.

CHAPITRE 3

« Il y a des chagrins qui durent. Celui-ci n'en finit pas. Je n'arrive pas à me remettre de cette absence. De tous les aléas du deuil, ce qui me touche le plus est l'ingratitude. Comment a-t-il pu partir ainsi, après tout ce temps, toutes ces attentions, toutes ces stations sur mes genoux ? Je sais à quel point c'est ridicule, vraiment... Un chat, le plus vulgaire qui soit, un gouttière à la con, même ses rayures n'étaient pas conformes, un de ses flans était totalement beige, il ne rayait que d'un côté... Chaton, il ne jouait pas. J'avais suspendu un bouchon de liège au bout d'une ficelle à une poignée de porte : croyez-le ou non, quand je faisais balancer le bouchon, au lieu de chercher à l'attraper, il s'asseyait et suivait le mouvement avec sa tête. Un contemplatif à deux balles, voilà ce qu'il était. Je l'appelais Machin, à cause de son inconsistance, au début. Comment nommer quelque chose qui existe à peine ? Il dormait sur le couvercle de la poubelle à pédale, dans la salle de bains. Une fois ou deux, par réflexe, pas fait gaffe, j'ai appuyé sur la pédale pour jeter

un truc. Il décollait de dix centimètres sous la poussée, dégringolait, miaulait à peine, s'asseyait. Dès que j'avais fini, il reprenait sa place et se remettait à roupiller...

Mais j'ai compris un jour que si tout glissait sur lui c'était de la force de caractère. Il s'en foutait, attendait que ça passe. C'est loin d'être idiot, au final. Alors, j'ai commencé à le respecter ; comme par hasard il a grimpé sur mes genoux à partir de ce moment-là. Et c'est quand on trouve notre vitesse de croisière, quand notre relation s'avère positive, toute en affection et compréhension mutuelle, oui, c'est le moment qu'il choisit pour se barrer. Je suis malheureuse, voilà. Monsieur Rivière va sûrement me dire que ça me replonge dans l'abandon de mon mari et celui de mon père, mais je m'en fous. C'est désagréable de payer quelqu'un pour savoir ce qu'il va vous dire, mais j'aime bien monsieur Rivière. Il me fait rire. J'adore votre robe, aussi. Ce jaune, ça revigore...

– Oui » dit platement Louise, en scrutant son écran comme si sa vie en dépendait.

Peine perdue, Emma Faunet continuerait jusqu'à ce que Sylvain sorte de son bureau et l'appelle. Le salaud faisait durer, son patient précédent ayant quitté les lieux depuis un bon moment. Il laissait Emma faire ce qu'il appelait son « tour de chauffe » auprès de Louise, car, disait-il, ses propos y gagnaient après en fluidité : en effet, Emma bégayait dans les moments émotionnellement chargés.

Cette vieille dame, Louise l'aimait bien, au fond.